

L'Appel de Culture et Démocratie et Demos (anciennement Kunst en Democratie)

Depuis 1993, les organisations Kunst en Democratie (maintenant Demos) et Culture et Démocratie défendent le rôle et la place de l'art et de la culture comme élément fédérateur entre des communautés différentes. Leur fonctionnement tient compte de la composante sociale de la vie culturelle, et appelle à un engagement culturel innovateur.

Début mai 2008, Demos & Culture et Démocratie ont invité des artistes et des acteurs culturels des deux grandes Communautés de Belgique à se rencontrer et à entamer un dialogue, à mettre en avant ce qui les rassemble, à prendre de nouvelles initiatives, dans le respect de l'identité de chacun.

Le 10 mai 2008, dans le contexte politique que l'on sait, les quotidiens *Le Soir* et *De Morgen* ont accepté de publier conjointement l'appel de Demos & Culture et Démocratie au monde culturel signé par une centaine de personnalités des deux principales communautés linguistiques du pays. Cet appel s'est prolongé par la publication hebdomadaire de dialogues entre deux acteurs du monde culturel. Malheureusement, et sans justifier son désistement, *De Morgen* s'est contenté de « l'appel ». Au contraire, semaine après semaine, *Le Soir* a poursuivi avec les dialogues de Bernard Focroulle et Frie Leysen, Eric Corijn et Pie Tshibanda, Jean-Luc Outers et Kristien Hemmerechts, Michèle Noiret et David Linx, Julos Beaucarne et Willem Vermandere, et Michel Bernard et Michael de Cock. Il a pourtant mis fin au projet, le fait d'être seul à les publier lui enlevant une bonne part de sa raison d'être. Les trois derniers dialogues (ceux de Christian Carez et Iris Verhoeyen, Pierre-Olivier Rollin et Bart de Baere, et du Théâtre-action) ont donc été publiés sur le site et dans la Lettre n°27 de Culture et Démocratie !

L'appel et les différents dialogues sont rassemblés dans la présente publication.



TABLE DES MATIERES

- Appel	p. 3
- Bernard Foccroulle et Frie Leysen ouvrent le dialogue	p. 7
- Dialogue entre Eric Corijn et Pie Tshibanda	p. 11
- Dialogue entre Kristien Hemmerechts et Jean-Luc Outers	p. 13
- Dialogue entre Julos Beaucarne et Willem Vermandere	p. 16
- Dialogue entre Michèle Noiret et David Linx	p. 18
- Dialogue entre Michel Bernard et Michael De Cock	p. 21
- Dialogue entre Iris Verhoyen et Christian Carez	p. 25
- Dialogue entre Bart De Baere et Pierre-Olivier Rolin	p. 27
- <u>Théâtre-action, Collectif 1984, Perverted, Werkgroep Rock</u>	p. 29

People are human beings, produced by the society in which they live. You encourage people by seeing good in them.

Nelson Mandela

Notre pays traverse l'une des crises les plus graves de son histoire. Si elle a pu sembler se terminer avec la formation d'un gouvernement, chacun sait que le malaise est profond, que les causes en sont multiples et que les prochaines négociations institutionnelles seront très difficiles. Nous sommes convaincus que cette crise comporte une forte dimension culturelle.

Depuis plus d'un quart de siècle, la culture est une compétence des Communautés. Cette autonomie culturelle est positive. Cependant, au lieu de s'enrichir de leurs différences, nos Communautés ne cessent de s'éloigner, de se replier sur elles-mêmes. Depuis 1993, Culture et Démocratie et Kunst en Democratie plaident pour la mise en place d'accords de coopération entre nos Communautés. Jusqu'à présent, sans résultat.

On constate aujourd'hui toutes les conséquences de ce refus : les opinions publiques en viennent à s'ignorer. Désinformation, incompréhension voire caricature à l'égard de l'autre communauté, difficulté grandissante à dégager des accords politiques au profit de toutes les parties, montée du nationalisme, discours et comportements intolérants... Cette dynamique-là participe à la montée des extrémismes, en Europe ou dans le monde. Elle est inquiétante.

Le monde artistique et intellectuel refuse de se reconnaître dans le nationalisme ! Au contraire, les artistes et institutions culturelles sont nombreux à poursuivre une collaboration active avec l'autre communauté et, par là, à vouloir surmonter les barrières linguistiques, communautaires, nationales, culturelles... Quel que soit l'avenir institutionnel du pays, et les intérêts économiques souvent considérés à court terme, les valeurs fondamentales doivent l'emporter. Le dialogue et le respect de l'autre en font partie. Toute stratégie basée sur la confrontation et la contrainte est contraire aux idéaux européens dont se réclament notre pays et sa capitale, qui est aussi celle de l'Union Européenne. 2008 est l'année européenne du dialogue interculturel, n'est-ce pas l'occasion de renforcer le dialogue entre toutes les communautés de ce pays ?

C'est pourquoi nous invitons les artistes et acteurs culturels de nos Communautés à dialoguer, à mettre en avant ce qui les relie, à prendre des initiatives nouvelles dans le respect de l'identité des uns et des autres. Concrètement, en partenariat avec des médias de chaque communauté (presse écrite, radio et télévision), nous proposons que soient publiés, très régulièrement, des textes signés par des artistes originaires des différentes communautés. Selon les cas, il s'agira d'un interview, un dialogue, un texte commun ou d'une contribution sous forme d'intervention artistique.

De même, nous proposons aux responsables d'institutions culturelles flamandes et francophones – certains s'y sont déjà engagés - de construire des projets communs, sous des formes qu'il leur appartient de décider (échanges d'artistes, débats, parrainages, etc.). Ces initiatives devraient se prolonger aussi longtemps que nécessaire.

Quand le mal est profond, la thérapie doit s'attaquer à sa racine. Il est urgent de rétablir la communication et le dialogue. Nous sommes prêts à y contribuer.

Noms des premiers signataires

Chantal Akerman, cinéaste

Gérard Alsteens, dessinateur

Jacqueline Aubenau, professeure honoraire, INSAS et ULB

Joëlle Baumerder, Maison du Livre

Taylan Barman, cinéaste
Olivier Bastin, architecte
Julos Beaucarne, musicien et poète
Anja Benker, Martha!tentatief vzw
Jean Blaute, musicien
Michel Bernard, metteur en scène
Denise Biernaux, Les drapiers asbl
Paul Biot, Mouvement du Théâtre Action
Daniël Biltereyst, Universiteit Gent (Ugent)
Jacqueline Bir, comédienne
Olivier Bonjour, artiste
Anne Bossuroy, peintre et enseignante
Filip Bral, Pantalone
Sara Brajbart, journaliste
Laurent Busine, Mac's
Xavier Canonne, Musée de la photographie
Christian Carez, photographe
Nico Carpentier, Vrije Universiteit Brussel
Fabrizio Cassol, compositeur
Kaat Celis, photographe
Jacques Charlier, plasticien
Jean-Pierre Coenen, Président de la Ligue des Droits de l'Enfant
Jean-Louis Colinet, Théâtre National
Eric Corijn, Cosmopolis/Unica – Vrije Universiteit Brussel (VUB)
Ignace Cornelissen, Het Gevolg
Jocelyne Coster, plasticienne et enseignante
Olivier Coyette, metteur en scène
Lebuïn D'Haese, plasticien
Luc et Jean-Pierre Dardenne, cinéastes
Mireille Daubresse, retraitée
Pieter De Buysser, Lampe vzw
Peter de Caluwe, Théâtre Royal de La Monnaie
Michael de Cock, 't Arsenal
Frank de Crits, poète
Jacques De Decker, écrivain et journaliste
Patrick De Groot, Zomer van Antwerpen
Anne Teresa de Keersmaeker, chorégraphe
Eric de Kuyper, auteur
Patrick De Laender, Théâtre Royal de La Monnaie
Dirk De Lathauwer, Fabuleus
Thierry De Mey, chorégraphe
Marcel De Munnynck, Frittage cultures asbl
Michel de Reymaeker, Musées communaux de Mons
Gerry de Mol, Yaukali
Yves Degen, comédien
Anne Degavre, professeur à l'Ecole de Recherche graphique (Erg)
Kris Defoort, compositeur
Jo Dekmine, Théâtre 140
Michael Delaunoy, Théâtre du Rideau de Bruxelles
Jacques Delcuvellerie, metteur en scène
François Delvoe, Le Botanique - Centre culturel de la Communauté française Wallonie-Bruxelles
Ludovic Démarche
Lydia Deveen
Françoise Deville, conseiller culturel & revitalisation urbaine
Monique Discalcius, journaliste
Franco Dragone, concepteur de spectacles
Lise Duclaux, plasticienne

Jan Fabre, plasticien, créateur de théâtre et auteur
Bernard Foccroule, musicien
Elisabeth Franken
Vincent Geens, Centre culturel d'Ottignies-Louvain-la-Neuve
Nicole Gesché, historienne d'art et ethnologue
Mia Grijp, Sering vzw
Paul Gonze, anartiste et veilleur de nuit du Belgicarium
Jan Goossens, KVS
Gie Goris, Mo*
Philippe Grombeer, directeur Théâtre des Doms (Avignon/Communauté française Belgique)
Paul Guisen, Association des Centres culturels de la Communauté française
Guy Gypens, Kaaitheater
Rik Hancké, régisseur/auteur
Félix Hannaert, plasticien
Marion Hänsel, cinéaste
Kristien Hemmerechts, auteur
Vincent Henkens, coordinateur socioculturel
Wim Hendrickx, compositeur
Corinne Hoex, écrivain
Edouard Houtart, Culture et Démocratie
Guido Huysmans, UMUBANO - Rwanda Filmfestival
Isabelle Jans, assistante de direction Théâtre des Doms (Avignon/Communauté française Belgique)
Ivo Janssens, Kunst en Democratie
Michel Kesteman, coordinateur Canal-santé et écrivain
Anne-Marie La Fère, écrivain et journaliste
Baptiste Lalieu, Saule
Caroline Lamarche, écrivaine
Rachida Lamrabet, juriste
Tom Lanoye, auteur
Jan Lauwers, Needcompany
Frans Leemans
Frie Leysen, programmatrice artistique
Xavier Lukomski, Théâtre Les Tanneurs
Ana Luyten, journaliste et auteur
David Linx, musicien
Christian Machiels, Théâtre de La Balsamine
Marc Maillaerd, Theater Froe Froe
Jean-Stéphane Malherbe, Réalisateur – Producteur
Anne-Françoise Martin, Musées Royaux d'Art et d'Histoire
Marco Martiniello, Université de Liège
Katty Masciarelli, Centre de Théâtre Action
Cécile Massart, artiste
Rudi Meulemans, De Parade
Thierry Michel, réalisateur
Anne Molitor, administratrice de la Maison du Spectacle – La Bellone
Séverine Monniez, Culture et Démocratie
Mireio, plasticienne
Luc Mishalle, De Krijtkring
Jacqueline Muret, professeur honoraire à la Haute Ecole de Bruxelles
Johan Muyle, plasticien
Michèle Noiret, chorégraphe
Dany Neudt, Kifkif
Françoise Nice, journaliste et auteur
An Olaerts, VTI
Herwig Onghena, Les ballets C. de la B vzw
Jean-Luc Outers, écrivain
Renée Paduwat, Théâtre 140

Dirk Pauwels, Kunstcentrum Campo Gent
Pietro Pizzuti, comédien
Alain Platel, Les Ballets C de la B vzw
Marie-Françoise Plissart, photographe
Jean-Pierre Point, artiste, membre de l'Académie Royale de Belgique
Marie Poncin, Culture et Démocratie
Anne Provoost, auteur
Marc Quaghebeur, écrivain, directeur des Archives et Musée de la littérature
Serge Rangoni, Théâtre de la Place
Axelle Red, chanteuse
Isabelle Rigaux, chanteuse et compositrice
Els Rochette, Globe Aroma
Herbert Rolland, Théâtre de la Vie
Joël Roucloux, Musée de Louvain-la-Neuve (UCL)
Félix Roulin, sculpteur
Freddy Schaner, professeur honoraire à la Haute Ecole de Bruxelles
Christian Silvain, peintre
Henri Simons, Directeur de l'Atomium, animateur du Projet Capitale Culture
Dave Sinardet, Politieke Wetenschappen - UA
François Schuiten, dessinateur et scénographe
Brigitte Spineux, Hors Champs asbl
Erik Spinoy, Université de Liège (ULG)
Estelle Spoto, PBA+Eden
Sam Touzani, comédien
Jean-Claude Torfs, administrateur
Pie Tshibanda, conteur, auteur et psychologue
Michel Uytterhoeven, Antwerpen Open
Catherine Vanandruel, comédienne
Roger Vancampenhout, linguiste
Bernadette Vandecatsije, Double Face vzw
Wouter Vandenabeele
Annie Valentini, Le Botanique - Centre culturel de la Communauté française Wallonie-Bruxelles
Thierry Van Campenhout, Centre Culturel Jacques Franck
José van Dam, artiste lyrique
Sofie Van Bauwel, Universiteit Gent (Ugent)
Roland Van Campenhout, musicien
An van. Dienderen, cinéaste
Oscar van den Boogaard, écrivain
Hugo Vanden Drieesche, Kaaitheater
Valérie Vanhoutvinck, cinéaste/performeuse/plasticienne
Joke van Leeuwen, auteur et dessinateur
Philippe Van Parijs, philosophe
Isabelle Van Peteghem, Théâtre Marni
Jean-Pierre Van Tieghem, critique d'art
Annelies Verbeke, auteur
Jos Verbist, Theater Antigone
Georges Vercheval, photographe
Willem Vermanderen, musicien
Iris Verhoeyen, photographe
Bob Verschueren, plasticien
Fabienne Verstraeten, Halles de Schaerbeek
Ivan Vrambout, Baraque Frituur
Lorent Wanson, metteur en scène
Dominique Willaert, Victoria Deluxe
Solange Wonner, Wolu Culture

Bernard Foccroulle et Frie Leysen ouvrent le dialogue

Ce dialogue a été publié dans le journal *Le Soir* des samedi 10, dimanche 11 et lundi 12 mai 2008, p. 20-21.

Bernard Foccroulle. Frie, je t'ai rencontrée à la fin des années 1980. Tu étais directrice du Singel à Anvers, dont tu as fait un centre artistique de premier plan. Tu as ensuite fondé le KunstenFestival des Arts (KFA) à Bruxelles, ce qui nous a permis de collaborer à plusieurs reprises, toujours avec un immense plaisir. Aujourd'hui, tu diriges un festival basé dans plusieurs villes arabes. Chacune de ces fonctions a été un vrai défi. J'y vois deux constantes : une recherche incessante des artistes les plus créatifs, les plus personnels et les plus pertinents, et une attention continue à « l'autre », qu'il s'agisse d'artistes provenant de l'autre communauté ou d'un autre continent. D'où vient cet intérêt pour l'autre dans ton travail ?

Frie Leysen. L'intérêt pour « l'autre » a effectivement toujours été un moteur de mon travail. Du Singel, au début des années 80, j'ai toujours essayé d'ouvrir les portes et les fenêtres, et d'inviter des artistes d'au-delà de l'une ou l'autre des frontières : des artistes asiatiques aux côtés de metteurs en scène de théâtre et de chorégraphes de la Belgique francophone (le festival « Chers Compatriotes » ou « Waarde Landgenoten »)... Et cet intérêt va plus loin que le purement artistique. « L'autre », qu'il vienne du Japon ou de quelques kilomètres d'ici, est confrontant : il/elle te confronte avec tes petites et molles certitudes, te déstabilise dans tes certitudes toutes faites bien souvent encroûtées, ouvre tes horizons, déchire tes clichés en lambeaux et t'offre des façons de penser et des sensibilités alternatives. Et c'est aussi tout simplement drôle, intéressant, passionnant pour tout qui est un peu curieux. Mais le monde politique reste systématiquement sceptique et sème la méfiance quand il s'agit de « l'autre ». Qu'il s'agisse de « l'autre » du Moyen-Orient ou de l'autre Communauté. Il continue à scinder le monde en « nous » et « eux ». Et « eux » sont toujours une menace, mordent à notre (quasi perverse) prospérité, ou sont la victime d'un système « fautif », qui doit prouver la justesse du nôtre. L'angoisse et le sentiment d'insécurité sont semés et hurlent abondamment sur le terreau de notre société gâtée en produisant des égoïsmes, un manque de solidarité, la suffisance et l'imprévoyance. Et ferment notre horizon juste après le clocher de notre village.

Bernard Foccroulle. Ce n'est pas un hasard si nous nous sommes retrouvés « côte à côte » à Bruxelles, une ville qui nous fascine et nous irrite à la fois. Bruxelles me touche par sa tradition biculturelle, ses métissages, ses couleurs multiples, ses impuretés ; elle m'agace parce qu'elle ne se donne pas la peine de réfléchir au rôle d'une vraie capitale européenne qu'elle pourrait devenir. Nous avons vécu de près l'aventure de Bruxelles 2000, avec ses déceptions et ses promesses. Certaines se réalisent aujourd'hui, à travers les contacts qui ne cessent de se développer entre artistes et institutions culturelles des deux communautés. S'il y a une ville où la rencontre de l'autre est possible et enrichissante, c'est bien ici. Peut-être plus aujourd'hui qu'il y a vingt ans, et cela notamment grâce au travail que tu as produit avec le festival...

Frie Leysen. Après le travail international au Singel dans la ville unilingue d'Anvers, j'ai voulu mettre sur pied à Bruxelles, la capitale des deux Communautés, du pays et, en plus, de l'Europe, un festival artistique international. Un tout autre projet. Car ici intervenait une donnée essentielle fort différente : nous voulions que les deux Communautés accueillent ensemble les artistes du monde entier. Et nous voulions présenter, au sein de ce festival international, des artistes des deux Communautés aux publics de l'autre Communauté avec l'appui de chaque Communauté.

Car, noblesse oblige (en français dans le texte), si Bruxelles veut vraiment être la capitale de l'Europe, elle se doit de montrer l'exemple : montrer que deux Communautés, si différentes soient-elles, peuvent aussi vivre ensemble sans violence, mais surtout illustrer quelle richesse, quel luxe cela peut être d'être confronté quotidiennement à une autre culture et de s'en inspirer. Le KFA (KunstenFestivalDesArts) était une idée à rebrousse-poil de la politique et est devenu une plate-forme où artistes et public font savoir à haute voix ne pas être d'accord avec le discours politique ambiant.

Dans les milieux politiques, personne ne croyait au projet : c'était une utopie naïve. Mais cette utopie est devenue réalité. Plus encore, d'autres initiatives ont poussé dans son sillage à Bruxelles tels Brxl Bravo, la Concertation artistique Bruxelloise, le Réseau des Arts à Bruxelles, etc. Autant de signes en provenance des milieux culturels et artistiques qui souhaitent valoriser la cohabitation et le travail avec « l'autre ».

Bernard Focroulle. Ce dialogue intercommunautaire a marqué des points, mais il reste beaucoup à faire. J'ai l'impression que les Flamands de Bruxelles ne sont pas forcément bien vus en Flandre. On leur reproche une attitude trop conciliante à l'égard des francophones. Et ceux-ci restent trop souvent attachés à une vision exclusivement francophone de Bruxelles. C'est frappant dans le courrier des lecteurs du « Soir » suite à la carte blanche de Jan Goossens, très critique sur l'émission « Tenue de soirée » à la Grand-Place. Jan regrette que cette émission qu'il a trouvée ringarde, n'ait pas davantage mis en évidence les jeunes artistes bruxellois, la diversité linguistique, la dimension interculturelle. Les réactions francophones, violentes, lui reprochent de « nier » la présence dominante du français, oubliant l'ouverture à la langue française pratiquée au quotidien par Jan Goossens dans son travail au KVS. Moi aussi, j'ai subi des années durant l'ire de francophones extrémistes qui me reprochaient de pratiquer l'alternance des langues française et néerlandaise à la Monnaie (pourtant institution fédérale !). Cela nous ramène à la question des nationalismes. Je ne supporte plus les réactions « claniques », la violence des marches du TAK ou de l'arrogance de certains discours francophones ou flamands. J'ai été choqué de voir la communauté flamande voter à la quasi-unanimité sur BHV, produisant un choc frontal entre communautés. Je suis inquiet de la présence des nationalistes dans chaque famille politique flamande. Francophone, je n'ai pas plus d'affinités avec le nationalisme francophone que flamand. Mais j'ai du mal à comprendre la virulence actuelle de celui-ci, alors que tant de revendications légitimes du mouvement flamand ont été rencontrées et que la Flandre est prospère comme jamais. J'ai du mal à comprendre pourquoi la question des facilités est tellement urgente à détricoter, alors qu'elle a fait partie d'un accord global en 1962. N'est-il pas évident que les limites des 19 communes bruxelloises sont trop étroites par rapport à la réalité urbaine, sociale et économique de la Région ? Pourquoi cette question est-elle à ce point un tabou pour les Flamands ? Peux-tu m'aider à comprendre la sensibilité flamande sur ces questions ?

Frie Leysen. Difficile question que tu me poses. Tout d'abord ce sentiment nationaliste ne vit pas dans LA société flamande, mais dans une fraction de cette société. Personnellement je déteste les nationalismes, partout dans le monde. Mais je comprends que tu sois choqué par certaines attitudes que tu décris. Tu parles des « gens qui habitent près de chez toi, dont certains sont néerlandophones et d'autres francophones ». Allez Bernard, la plupart sont francophones et les autres sont des eurocrates. Et les quelques Flamands sont bien obligés de parler le français pour être servis dans les magasins. J'ai grandi à Tervuren, petit patelin flamand où personne ne connaissait le français. Aujourd'hui, c'est une résidence d'eurocrates et de francophones, personne ne vous adresse plus la parole en néerlandais. Tu parles des facilités qui ont été accordées en 1962 aux francophones qui se sont établis dans la périphérie bruxelloise. C'était bien une « mesure transitoire » pour donner une chance aux francophones de s'intégrer, de s'adapter et d'apprendre la langue. Mais ce n'est

pas ce qu'il s'est passé : les francophones ne se sont pas adaptés et ont, de manière arrogante, fait un mauvais usage de cette mesure en adaptant la région à eux. Les facilités, qui étaient une concession pour cette période transitoire, sont même devenues un droit pour toi. Tu dois bien comprendre que la confiance n'y est plus, les accords n'ont pas été respectés et les Flamands sont méfiants. Cela est important pour comprendre les choses, mais en fait je ne trouve pas cela très intéressant. Toute personne normalement constituée reconnaît aujourd'hui que les communes à facilités sont majoritairement francophones, la loi n'a qu'à s'adapter à cette situation. Je le pense vraiment. Mais la confiance ébréchée de ces dernières années rend les Flamands peu enclins à faire des concessions. Que deviendront-ils alors ?

Bernard Focroulle. Ta position est courageuse. Elle est très peu reflétée dans les discours des responsables politiques flamands. En tout cas, si nous voulons arrêter l'escalade communautaire, il faut trouver des solutions qui ne passent pas par le statu quo. Il y a cinquante ans, la génération précédente a opté pour des régions mono-linguistiques, et pour un Bruxelles bilingue. Ne faudrait-il pas développer cette dimension ? Personnellement, je souhaiterais que Bruxelles puisse renforcer son rôle de capitale multiple, offrir aux Flamands un vrai « chez eux », et simultanément développer sa dimension européenne et multilinguistique, qui risque de devenir un de ses atouts majeurs à moyen terme. Dans ce cas, pourquoi la Région bruxelloise ne pourrait-elle pas s'élargir utilement, sans que ce ne soit interprété comme une défaite flamande ? J'étais à Kinshasa il y a quelques jours et j'ai photographié des tableaux d'un artiste congolais (...) qui met en scène nos querelles communautaires et le risque d'éclatement du pays. Ce regard lointain et ironique m'a touché, surtout dans un pays qui vit des conflits aussi sanglants que le Congo. Il relativise l'ampleur de nos différends... Mais ai-je tendance à dramatiser ? Je vois se développer les mêmes tensions ethniques qui ont conduit aux pires violences à Belfast, à Sarajevo, en Afrique... Comment arrêter cette spirale de violence, aujourd'hui verbale ou institutionnelle, comment éviter les dérapages vers une situation plus dangereuse ? Aujourd'hui, tu diriges un projet qui relie des villes arabes et quelques villes européennes. Certaines de ces villes sont traversées par de terribles conflits, je pense en premier lieu au conflit israélo-palestinien. Penses-tu que les artistes puissent y jouer un rôle de « pacification », ou au moins contribuer à créer une autre image de « l'autre » ?

Frie Leysen. OK Bernard, mais comment peux-tu encore rêver d'un processus de paix quand Israël affame les Palestiniens, les humilie, ne respecte aucun accord, réduit leurs terres de manière injuste et, sous l'œil bienveillant du monde entier continue à ériger ce terrible mur, une véritable prison pour les Palestiniens. Le passé douloureux du bourreau n'intéresse vraiment pas le torturé. Et l'artiste dans tout cela ? Je me pose toujours de grosses questions. Et ce qui me dérange le plus, ce sont les initiatives artistiques qui prétendent que tout est bon : des orchestres avec des Israéliens et des Palestiniens qui jouent « alle Menschen werden Brüder », qui produisent Romeo et Juliette avec un Romeo israélien et une Juliette palestinienne... tout du faux. C'est peut-être touchant en Europe, mais certainement pas dans la région. Car le problème est énorme, les blessures fraîches et profondes et la haine réciproque tout autant. Quoi d'autre ? Tu dois vraiment avoir été dans les Territoires palestiniens et le voir de tes propres yeux pour comprendre. Une délégation belge en est revenue récemment, leurs réactions sont consternantes.

Bernard Focroulle. Je comprends ta frustration et ta colère. Comme toi, je suis honteux du silence du monde occidental, alors que nous pourrions exercer des pressions efficaces pour mettre fin à ce conflit. Mais pouvons-nous cesser un instant de croire dans la nécessité du dialogue ? Tu as appris que Daniel Barenboim a décidé de prendre la nationalité palestinienne, en plus de la nationalité israélienne. C'est un geste symbolique fort, qui nous

invite à placer notre humanité au-dessus de notre nationalité. Je ne peux m'empêcher de penser que le geste de Barenboïm a été motivé par ses rencontres régulières avec les jeunes musiciens palestiniens et arabes de son orchestre. Avoir partagé tant de musique les a rapprochés. Cela ne suffit pas à apporter la paix, mais c'est une lueur d'espoir dans cet océan de haine et de violence. Le geste artistique nous permet d'enrichir notre identité de celle de l'autre. Au lieu de construire des murs, nous devrions apprendre à construire des identités plurielles, qui sont celles dont nous aurons besoin dans un monde globalisé. En voyant un film, en lisant un livre, je peux m'approprier une partie de la culture et des valeurs d'une autre personne, aussi différente soit-elle. On m'a fait ressentir la profondeur culturelle et spirituelle du Japon, j'ai voyagé à travers la Chine profonde avec Gao, j'ai découvert l'Inde moderne de Rushdie, la chaleur étouffante de la Colombie avec Marques. Avec Oz, je me suis assis à la table de citoyens israéliens que je ne connaîtrai jamais. Je n'ai rencontré aucun de ces écrivains, et chacun d'eux est devenu un frère. Mon identité s'en est trouvée enrichie. En écoutant Hugo Claus lire ses poèmes, j'ai découvert une musique de la langue néerlandaise qui m'était jusque-là inconnue, et qui m'a beaucoup touché. J'ai eu la même émotion en écoutant Mahmoud Darwich lire sa poésie en arabe, langue dont je ne comprends pas un mot. Je cite un extrait du poème qu'il a dédié à son ami Edward Said (cofondateur avec Barenboïm du West-Eastern Divan Orchestra) :

« Je suis ce que je suis et je suis mon autre dans une dualité harmonieuse entre parole et signe. (...) Voici qu'une marge avance, qu'un centre recule. L'Orient n'est pas absolument Orient, ni l'Occident, Occident. Car l'identité est plurielle, elle n'est pas citadelle ou tranchées. » (Comme des fleurs d'amandier ou plus loin, Actes Sud, 2007)

Dans un magnifique discours prononcé à Philadelphie le 18 mars, Barack Obama revient sur la question raciale, considérée par beaucoup comme résolue aux États-Unis. Il montre que c'est loin d'être le cas, malgré les progrès réalisés. Je relève quelques phrases clés qui décrivent la réalité nord-américaine, mais qui s'appliquent également à notre petit pays et à nos villes, à condition de remplacer le mot « racial » par « communautaire » ou « linguistique » : « Je suis profondément convaincu que nous ne pourrions résoudre les défis de notre époque si nous ne les résolvons pas ensemble, si nous ne perfectionnons pas notre union en comprenant que nous pouvons avoir des histoires différentes, mais que nous entretenons les mêmes espoirs ; que nous pouvons avoir un aspect différent et ne pas tous provenir du même endroit, mais que nous voulons tous aller dans la même direction, vers un meilleur avenir pour nos enfants et nos petits-enfants. »

« En travaillant ensemble nous pourrions dépasser quelques-unes de nos vieilles blessures raciales, et en réalité nous n'avons pas le choix si nous voulons progresser sur la voie d'une union plus parfaite. »

Le politique à l'écoute de l'artiste... ?

Je t'embrasse,
Bernard

(*) Les passages de Frie Leysen ont été traduits du néerlandais par Philippe De Boeck.

Dialogue entre Eric Corijn et Pie Tshibanda

Publié le samedi 17 mai 2008 dans Le Soir

Cher Pie Tshibanda,

Je ne sais pas comment toi tu perçois ces discussions communautaires en Belgique, mais il est clair que mes voisins à Matongé - Bruxelles ne s'y reconnaissent guère. Ce quartier à Bruxelles, nommé d'après un quartier à Kinshasa, s'est développé en un mélange interculturel bouillonnant. Presque la moitié des quelque 6500 habitants sont non-belges, dont surtout des Européens. Les Africains ne font pas 10%. Matonge est en fait un centre ville, qui devient Africain surtout le weekend, quand des dizaines de milliers viennent de partout pour se lier à l'Afrique centrale. C'est pour eux que les coiffeurs, les magasins de textile, les restaurants et les bars fonctionnent. D'ailleurs, cette forte urbanité se manifeste aussi dans le fait que plus d'un tiers des habitants sont de jeunes adultes ou que trois quarts des ménages sont des solitaires. La aussi c'est un mélange de diverses nationalités qui se partagent la ville.

Comment peut-on en fait continuer de penser que cette population urbaine, ancrée à Bruxelles, puisse vraiment se reconnaître dans les deux communautés culturelles que l'Etat Belge lui propose ? Un vrai centre culturel Africain n'existe pas. La communauté Flamande a loué un magasin pour en installer un. Un centre culturel Africain flamand... Ben oui, aujourd'hui c'est aussi surtout l'Elzenhof qui offre son infrastructure. Du temps du contrat de quartier, tu sais ce programme de rénovation, il y a eu un plan de maison de quartier. Avec l'argent de la Région, la commune a pu acheter le grand complexe Viaduc. Le projet était géré avec l'associatif de façon multilingue et interculturelle. Mais depuis, pour avoir des subventions du fonds de cohésion sociale de la Cocof, il a fallu que le tout redevienne unilingue francophone. Maintenant le bourgmestre a repris tout le contrôle et foutu dehors la société civile Ixelloise. C'est ainsi dans la capitale de la Belgique : des centres culturels Africains Flamands et des projets de cohésion sociale uniquement en français dans ce quartier tout à fait cosmopolite.

Qu'est que t'en penses de ce sectarisme linguistique ? Tu penses vraiment qu'on puisse faire une ville mondiale avec un tel chauvinisme communautaire ? Allez, à Bruxelles, il n'y a plus que 50% des ménages qui sont purement francophones. Déjà plus de 41% sont multilingues et c'est la portion qui s'accroît le plus rapidement. Parce que une ville c'est ce mélange, c'est justement cette hybridité. Et même si le Français reste la lingua franca, cela devient de plus en plus artificiel de vouloir en faire une « communauté » et « une seule culture ». Enfin, le sectarisme Flamand est largement compensé par l'ostracisme francophone.

Comment ces institutionnels pensent-ils pouvoir faire une ville avec ces 56% de Bruxellois avec des origines étrangères ? Comment vont-ils vraiment donner une place aux 150.000 Bruxellois travaillant pour les institutions internationales dans cette ville ? Comment vont-ils, avec leur système, reconnaître Matongé, ou la Rue de Brabant, comme de vrais centres ville avec une identité culturelle propre et non-Belge ? Tu vois, Pie, c'est cela ce qui me préoccupe. Mon quartier est vraiment un bon exemple de mondialisation par le bas. Une partie de la ville multicolore, liée spécifiquement à des parties du monde extérieur. C'est cela une grande ville aujourd'hui. Et cette lutte communautaire nous empêche d'exprimer pleinement cette réalité-là. Et c'est justement dans ce cosmopolitisme qu'on trouve les ressources pour développer Bruxelles. Dommage, non ?

Eric Corijn

Cher Eric,

En baptisant « Matongé » un quartier d'Ixelles, les africains font en sorte qu'un petit rayon de soleil d'Afrique perce le ciel gris de la Belgique. Oui, à Kinshasa, Matongé c'est ce fameux quartier populaire où l'ambiance reste à la fête, en dépit des vicissitudes que connaissent les congolais. Visiter Matongé c'est aller à la rencontre des gens d'ici et d'ailleurs, écrivant Culture avec majuscule. Objets, couleurs, saveurs, sons... exotiques sont à l'affiche dans ce quartier.

Mais au croisement des deux artères, je vois parfois des jeunes qui flânent; ils auraient surement besoin d'un centre culturel, d'un centre sportif et/ou de tout autre lieu formatif. Ceux qui n'habitent pas Ixelles mais qui n'y viennent que le week-end se retrouveraient bien à l'aise dans des endroits appropriés. A Matongé ça discute, ça commente l'actualité, ça s'inquiète des nouvelles du monde. Et parmi les thèmes, les querelles communautaires, flamands-wallons ! Comme si le monde n'en avait pas déjà assez du Moyen-Orient, de l'Est du Congo, du Kenya et l'Asie... Il faut que les belges s'inscrivent, eux-aussi, au hit-parade du tribalisme !

Nos ancêtres les gaulois nous ont pourtant appris que l'union fait la force . Ils nous ont montré l'exemple, en faisant de la petite Belgique un Etat fort parmi les grands. Faut-il continuer à être solidaires, aller de l'avant « tous ensemble » comme l'ont fait les joueurs de Standard ou s'enliser dans des querelles stériles ? « Matongé-Bruxelles » avec sa diversité culturelle devrait nous inspirer. Tu sais Eric ce que j'entends de la part de ceux qui viennent voir mes spectacles ? Des phrases du genre « Mon père était flamand »... « Ma mère était wallonne »... Cette manière de parler est une leçon d'humanité et de fraternité pour moi qui ai été expulsé d'une ville africaine où je suis né, sous prétexte que mon arrière grand-père était venu de... !

Aux politiciens belges et au autres, je pourrais dire : « Cessez d'encourager ceux qui voient dans l'autre une menace ». Les querelles en famille sont inévitables, tirons des leçons de la colère de l'autre mais sans pour autant renier notre devise. Un proverbe africain dit : « Lorsqu'en haut les branches de l'arbre se fouettent à cause du vent, dans la terre les racines s'embrassent ». Au plaisir de nous revoir, cher Eric, à Matongé et c'est moi qui t'invite... à l'africaine.

Pie Tshibanda « Un fou noir au pays des blancs »

Une identité faible - Dialogue entre Jean-Luc Outers et Kristien Hemmerechts

Publié le samedi 24 mai 2008 dans Le Soir

Chère Kristien,

Cela fait juste dix ans qu'on se connaît. J'ai gardé un beau souvenir du festival Saint-Amour où nous nous sommes rencontrés. Je me rappelle cette tournée en Flandre où nous lisions nos textes dans les théâtres des villes : Louvain, Courtrai, Alost, Gand, Bruges, Tongres, Anvers... J'étais frappé par le public nombreux qui était venu nous écouter. Cette tradition n'existait pas en Wallonie. Aujourd'hui, il y a quelques tentatives de ce côté de la frontière linguistique, drôle de mot pour une frontière. Hugo Claus, Leonard Nolens, Pierre Mertens, Caroline Lamarche, William Cliff participaient aussi à ce festival. Chacun lisait dans sa langue. Les textes des écrivains francophones étaient sous-titrés. J'étais frappé par la curiosité et l'attention du public flamand qui nous écoutait lire en français. Je me suis demandé alors s'il n'y avait pas deux Flandres : la Flandre nationaliste, autonomiste et repliée sur elle-même, celle qui s'exprime à travers certains politiques qu'on entend à la radio-télévision et la Flandre de la culture, ouverte sur le monde, celle où vivent et créent Anne Teresa De Keersmaecker, Alain Platel, Jan Lauwers, Arno, Wim Delvoye, Hugo et toi, des écrivains et artistes qui savent que la culture c'est l'abolition des frontières à travers des ponts que l'on jette. Je remercie donc Saint-Amour car c'est grâce à ce festival que nous sommes devenus amis.

Je t'embrasse.
Jean-Luc

Cher Jean-Luc,

C'est drôle de t'adresser la parole en néerlandais, het is vreemd om met jou in het Nederlands te praten. Tu es « mon ami francophone ». Il fut un temps où je t'appelais « mon ami wallon », ce qui te faisait écrouler de rire. C'est comme cela que j'ai su que « wallon » et « francophone » n'étaient pas des synonymes. De notre côté de la frontière linguistique, on ne fait pas la distinction. On en apprend des choses...

Toi et moi avons en effet conclu notre amitié dans les coulisses du Saint-Amour. J'étais persuadée que tu te teignais les cheveux (ce qui s'est avéré faux) et t'appelais dans mes pensées un homme vaniteux. Tu trouvais que je pleurais beaucoup trop souvent. Je me rappelle avoir pleuré une fois. Mon mari n'était pas mort depuis très longtemps. En journée, je travaillais à *Taal zonder mij*, un livre sur lui ; en soirée, je tournais dans le carrousel du Saint-Amour. C'était une période confuse de ma vie. Mais bon, nous devenions amis et allions nous balader de temps à autre dans la Campine de Kalmthout – que tu appelais « *ta Campine* ». Surtout, je parlais beaucoup, je te parlais de tout et n'importe quoi, tout en français. En fait, tu m'as donné une langue, une langue que j'avais apprise à l'école et avec laquelle je faisais toujours des fautes de grammaire, de vocabulaire, de liaison. Quelle horreur ! (NDT : en français dans le texte) Mais avec toi, c'était devenu une langue avec laquelle je pouvais mener une conversation. Tu veux parler de politique, de la question de savoir s'il existe plusieurs Flandres, et du rôle précis de la culture.

La première réponse est facile : bien sûr qu'il existe plusieurs Flandres. Ce serait triste s'il n'y avait pas d'autre Flandre à côté de la « Flandre nationaliste ». Chaque Flamand devrait avoir son « ami francophone », et chaque Francophone son ami flamand. J'entends déjà les gens dire : Oui, oui, mais Hemmerechts et Outers parlent évidemment français entre eux. C'est vrai, 't is waar. Mais c'est un premier pas, een eerste stap.

En ce qui concerne le rôle bienfaisant de la culture, je suis un peu moins optimiste que toi. Ou idéaliste. Les nazis n'étaient pas des barbares culturels, hein. La culture peut être utilisée à bon et mauvais escient. Et des artistes se sont laissé utiliser et manipuler. Hélas !...

Je t'embrasse, moi aussi. En néerlandais, ça se traduit par : « Alle liefs van Kristien ».

Chère Kristien,

Deux ou trois fois, j'ai dû avoir recours au dictionnaire pour te lire (ijdele, meerdere). C'est vrai que nous parlons toujours en français ensemble. Je suis incapable de parler flamand. Le comprendre tout au plus, surtout dans les réunions (vergaderingen) où chacun parle sa langue et où souvent les mêmes mots reviennent. Et pourtant, comme tu sais, j'ai fréquenté l'école flamande à Wezembeek-Oppem où je suis né. J'y allais à vélo avec ma voisine Katerine, la fille du chef d'Orchestre de la BRT (devenue VRT, NDLR). Au début, je pleurais, mais pour une tout autre raison que toi à Saint Amour. J'étais incompris. Mais peu à peu je me suis mis à parler flamand avec mes condisciples. Quand mes parents ont déménagé à Bruxelles, j'ai perdu l'usage de la langue faute d'interlocuteurs. Nos cours de flamand étaient très scolaires et ne donnaient guère envie de parler. Si je t'avais rencontrée à huit ans, nous aurions peut-être parlé ensemble dans nos deux langues maternelles, comme le font les enfants de culture différente ; et aujourd'hui, je serais un bilingue parfait. Mais Dieu sait où tu étais quand j'avais huit ans.

La confusion entre Wallon et Francophone existe chez nous aussi. Mes parents habitaient le pays de Herve, près de Liège. J'y ai une grande partie de ma famille. Mais je n'ai jamais vécu en Wallonie. Je me sens à la fois Wallon et Bruxellois, Belge et Européen. J'aime dire, comme Nancy Huston, que j'ai une identité faible. Le nationalisme me fait horreur et je fuis les fêtes nationales. Peu de chances que tu me voies à Anvers (ou Ypres) le 11 juillet (n'y a-t-il pas meilleure idée de fête que les Eperons d'Or ?). Je préfère le sable et les pins du Kalmthoutse. La lumière y est si belle sans drapeaux.

Je t'embrasse.
Jean-Luc

Cher Jean-Luc,

Je n'étais pas très loin de toi quand tu avais huit ans. J'habitais Strombeek-Bever et j'allais à l'école à Bruxelles, où il y avait une section francophone et une autre néerlandophone. Nous trouvions que les filles francophones étaient des madames chi-chi ; à leurs yeux, nous étions des « boerinnekes ». Tu vois, des enfants de cultures différentes ne se côtoient pas toujours en toute quiétude.

Ton léger traumatisme linguistique d'enfant prouve qu'il ne faut pas sous-estimer la valeur émotionnelle de la langue. Ce matin, j'ai entendu Joëlle Milquet à la radio. Elle plonge dans le néerlandais comme un général dans la bataille. Ce qu'elle dit s'évapore en grande partie. Pourquoi ne donne-t-elle pas tout simplement une interview en français et qu'après quelqu'un résume ce qu'elle a dit ? Probablement que cela lui serait encore plus reproché. Je déteste aussi toute forme de nationalisme, mais je dois reconnaître que je suis toujours agacée par un certain français d'un certain type de gens (sous-entendu : les chi-chi) d'un quartier bien précis (lis : Strombeek-Bever). Cela a quelque chose à voir avec des réflexes profondément irrationnels sur lesquels j'ai peu de prise et qui – je le crains – sont reconnaissables pour la plupart des Flamands.

T'ai-je déjà raconté que j'étais récemment dans un train et que j'ai dit à un garçon qui parlait très fort : « *Pourriez-vous baiser votre voix ?* ». Dès que j'avais fini de prononcer cette phrase, je me suis rendu compte de ma gaffe. Quelle gaffe !

Je t'embrasse,
Kristien

Les passages de Kristien Hemmerechts ont été traduits du néerlandais par Philippe De Boeck, pour Le Soir.

Ton Christ est juif

Ce dialogue entre Julos Beaucarne et Willem Vermandere a été publié dans Le Soir, le samedi 31 mai 2008 dans Le Soir.

Mon Christ est juif et ma voiture japonaise
mon chapeau est tyrolien et ma veste canadienne
mon spaghetti vient d'Italie et d'la Volga mon caviar
mon café est brésilien et ma calebasse de Zanzibar

C'est pour ça que dans toute la Flandre, c'est pour ça qu'on entend partout
qu'il y a trop, bien trop, trop d'étrangers chez nous

Mon coucou vient d'Zwitzerland, mon pantalon du Bangladesh
mon tambour vient de Corée et mes sandales de Marrakech
mes chiffres viennent d'Arabie et du latin mon alphabet
mes mythes sont babyloniens, juifs et grecs de A à Z

C'est pour ça que dans toute la Flandre, c'est pour ça qu'on entend partout
qu'il y a trop, bien trop, trop d'étrangers chez nous

Mes figues viennent de Turquie et mes bananes du Cameroun
mon ballon de foot vient de Chine et mon vélo de Mouscroen
mon saumon tout frais sort des Fjords, de la Bourgogne vient mon vin
mon whisky il vient de l'Ecosse, les haricots blancs d'William Saurin

C'est pour ça que dans toute la France, c'est pour ça qu'on entend partout
qu'il y a trop, bien trop, trop d'étrangers chez nous

Mes casseroles viennent de l'Inno et mon dressoir vient d'Ikea
mon walkman vient de Taiwan et mon peignoir vient du C&A
l'ébène de ma clarinette, du fin fond de l'Afrique noire
par une fille de la Zambie, j'aimerais bien me r'faire avoir

C'est pour ça que dans toute la France, c'est pour ça qu'on entend partout
qu'il y a trop, bien trop, trop d'étrangers chez nous

Du Congo vient mon djembe et d'Australie mon boomerang
ma balalaïka de Moscou et mes cantiques tout droit de Rome
ma guitare est arabophone, modèle espagnol made in Japan
ma nouvelle chemise en coton arrive tout droit d'Ouzbékistan

C'est pour ça que dans toute l'Europe, c'est pour ça qu'on entend partout
qu'il y a trop, bien trop, trop d'étrangers chez nous

On mange des dattes de Tunisie et du poivre du Sénégal
si Saint Sixtus ne nous aide pas on se rabat sur une Orval
des noix d'coco de Côte d'Ivoire, des mangos sucrés de Bangui
des patates de Patagonie et du couscous de Tripoli

C'est pour ça que dans toute l'Europe, c'est pour ça qu'on entend partout
qu'il y a trop, bien trop, trop d'étrangers chez nous

Notre bonne vient de Pologne, l'jardinier du Royaume-Uni
le chef coq vient de Hong-Kong, la baby-sit du Sinai
l'infirmière porte le tchador et notre kiné c'est un maure
not' médecin il est indien et d'Kinshasa vient meneer pastoor

C'est pour ça que dans la Belgique, c'est pour ça qu'on entend partout
qu'il y a trop, bien trop, trop d'étrangers chez nous

L'entraîneur vient d' Croatie, le centre-avant est brésilien
et le reste, tous les 10 autres, un par un sont ivoiriens
et nous on est fiers de pouvoir chanter, sans honte à hue à dia
que vive vive le Roi, importé de Saxe Cobourg Gotha

C'est pour ça que dans la Belgique, c'est pour ça qu'on entend partout
qu'il y a trop, bien trop, trop d'étrangers chez nous

Mes fausses dents sont en or et cet or vient du Transvaal
et le refrain de cette chanson « terriblement » mondiale
me vient de Wallonie, de là vient son inspiration
je le dois à Tourinnes-la-Grosse, à Julos, mon ami wallon

C'est pour ça que partout au monde, c'est pour ça qu'on entend partout
qu'il y a trop, bien trop, trop d'étrangers chez nous.

Texte de Julos Beaucarne, adaptation flamande de Willem Vermandere (Mijne Jezus is ne jood).
Traduction : Laurence Latour.

Dialogue entre Michèle Noiret et David Linx

Publié le samedi 14 avril 2008 dans Le Soir, entretien réalisé par Pascal Chabot

Pascal Chabot : Vous reconnaissez-vous dans les étiquettes d' « artiste francophone » et d' « artiste néerlandophone » ?

David Linx : Ladies first !

Michèle Noiret : Non, je n'aime pas ce repli sur une communauté, je n'aime pas ce besoin d'appartenance, très vite cela entraîne la méfiance et la peur de l'ouverture, de l'échange. Je ne pense pas que sous prétexte de la langue, il faille se retrancher derrière une étiquette. Tout besoin d'appartenance, qu'elle soit nationale, religieuse ou culturelle, me met mal à l'aise. Je suis bruxelloise, belge et européenne, mais ce ne sont pas des valeurs que je mets en avant, ni dans la pratique de mon art, ni dans mes relations avec les autres. L'identité fige et tout ce qui est figé meurt.

David Linx : Moi non plus. Je ne me sens culturellement pas « flamand » et surtout pas d'appartenance. En plus je n'y chante que très rarement... Je me sens davantage très bruxellois simplement parce que j'y suis né et que j'aime cette ville, de la même façon que je me sens parisien parce que j'y habite. La Belgique est un des pays du milieu de l'Europe dont le folklore n'est plus très clair. En tant qu'artiste et en tant que Belge, nous sommes donc forcés de nous construire un folklore imaginaire qui équivaut à un vrai folklore. Cela vaut toutes les identités!

PC : La création artistique est-elle une recherche d'identité ? Ou une déconstruction des identités ?

MN : Je préfère réfléchir en termes de singularité, d'individualité et d'échange.

DL : La recherche d'identité n'est pas un point de départ. Pour moi, elle est une démarche parallèle à l'artistique qui se développe par rapport aux autres.

MN : Ce sont les « différences » qui m'ont toujours attiré et qui font la richesse de notre société. J'aime la polyphonie. J'ai toujours détesté les situations dans lesquelles il faut être « le même ».

DL : Il faut être attentif au vocabulaire. Aujourd'hui, le mot « individualiste » est une insulte, alors qu'à mon sens, c'est d'égoïsme dont on parle. Je suis individualiste parce que c'est en m'explorant moi-même que je peux aller vers l'autre dans la lumière en essayant d'apporter quelque chose. C'est ce qui fait la culture : non pas la culture de masse (qui est la même en Flandre, en Wallonie et à Bruxelles et un peu partout dans le monde d'aujourd'hui) mais une culture qui est aussi une recherche individuelle.

PC : Existe-t-il une culture officielle en Belgique ? En Flandre ? En Wallonie ?

MN : Si elle existe, enfuyons-nous ! Je suis d'accord avec David quand il dit que c'est en plongeant en soi-même qu'on se rend capable d'aller vers l'autre. Le problème de certains politiciens, c'est de vouloir construire des identités en bloc au mépris des individus, alors que ce sont eux qui font la société.

DL : Il y avait comme une identité plus claire mais pas une appartenance. Je me rappelle

qu'avec mon père, on allait chez les peintres, les musiciens, on passait les dimanche après-midi ensemble.. J'ai l'impression qu'à cette époque, la Flandre, cela voulait dire quelque chose en Europe. Aujourd'hui, je sens la Flandre plus marginalisée... L'économie et la politique déséquilibrée entre les communautés fait que le partage y est devenu difficile, chose absurde et impensable dans l'art.

PC : La Flandre voulait dire quoi ?

DL : Il y a une identité flamande que je reconnais chez des gens comme Josse De Pauw par exemple, en même temps cette qualité de rigueur reflète à nouveau quelque chose d'universel.

Je ressentais cette identité plus forte quand j'étais petit, c'était une génération de poètes qui avaient besoin de se parler. Mais c'est aussi une autre époque avant tout, je crois.

PC : Mais tu penses que c'est typiquement flamand ?

DL : Non, ça se passait partout... Les temps ont changé. On vit une époque cruelle et plus austère qu'avant qui est à nouveau centrée sur la survie. Les artistes avaient une voix qu'on entendait, alors qu'aujourd'hui, l'attention est focalisée sur la célébrité avant tout, et presque pas sur les artistes. On n'est pas vraiment à l'écoute de la voix de la singularité.

MN : La force de Bruxelles est d'être un laboratoire. Des gens de partout y viennent et y laissent des traces, la transforment. Elle est aussi le laboratoire de l'Europe. Il faut donc construire Bruxelles autour de la pluralité culturelle qui la constitue. Si on la construit uniquement sur des bases linguistiques et économiques, ce serait un appauvrissement total, tout comme pour l'Europe! La pratique de mon art est aussi un laboratoire. Il y a par ailleurs des initiatives très positives en ce sens, par exemple les synergies entre le directeur du National et le directeur du KVS...

DL : Et la Monnaie !

MN : Et Bernard Foccroulle, Frie Leysen,

DL : Fabrizio Cassol...

MN : Ce sont des individus qui, ensemble, font la richesse de Bruxelles ! Et leurs initiatives drainent un public très important. Il y a là un exemple à suivre et la preuve que cela peut fonctionner.

PC : Comment voyez-vous les liens entre la culture et la politique en Belgique?

MN : Il y a peu de dialogue entre culture et politique. Jamais la culture n'est un thème de campagne... Le problème de nos hommes politiques est que souvent ils ne comprennent pas que la culture est fondamentale pour l'existence de toute société.

DL : Pour ma part, j'ai parfois l'impression que si j'étais resté en Belgique, j'aurais peut-être arrêté, pas la musique, mais le métier de musicien. Je ne veux pas parler de « la » Belgique, mais de « ma » Belgique, et celle-là ne prend pas les initiatives nécessaires par rapport à ses artistes. L'identité n'y peut être que schizophrène d'une certaine façon mais ça amène d'autres forces intéressantes.

PC : Comment l'expliquer ?

DL : Dans les années soixante, la culture était politique. Puis le politique est devenu une sorte de mécanisme parfois complaisant dans lequel la culture n'a pu trouver une place. La politique est devenue incapable d'être culturelle, mais la vraie culture est politique.

MN : Et toi, David, par rapport à l'union de la Belgique ?

DL : La guerre linguistique coûte très cher... Or je crains qu'on ne prenne cet argent à la culture, qui est toujours la première à subir des coupes budgétaires.

MN : Moi, même si je peux avoir de la rancœur à cause du manque d'envergure et d'ambition de ce pays, je m'y sens terriblement attachée parce que j'aime Bruxelles, son autodérision, les relations entre les gens, l'ambiance. Le séparatisme, ce serait créer une province wallonne, une province flamande et une ville européenne entre les deux... Tout le monde y perdrait.

PC : Et la demande flamande de plus d'autonomie, qui est fondée sur une des plus puissantes économies d'Europe ?

MN : Cela n'a pas toujours été le cas et on ne s'est pas séparés pour autant.

DL : Si la force économique sacrifie la culture, alors elle n'a aucun intérêt. J'ai une anecdote. Il y a plusieurs années, un ministre voulait licencier des violonistes dans un des orchestres symphoniques important en Belgique parce qu'il trouvait que cela coûtait trop cher. Quand on lui a dit que l'orchestration était écrite pour autant de violons, et qu'il fallait la respecter, il a répondu : « Les autres n'ont qu'à jouer plus fort ! »...

PC : Vous êtes plutôt optimistes par rapport à l'évolution de la Belgique ?

MN : J'aimerais l'être quand je vois certaines relations, certaines initiatives. Mais la crise qu'on a vécue ressemblait à du très mauvais théâtre. On vit une époque de décadence, je suis par nature pessimiste, mais j'espère...

DL : Tu es une optimiste mélancolique...

MN : Oui. Tu as raison !

DL : Je suis optimiste quant aux possibilités de l'être humain. La vraie critique me semble être l'œuvre d'art. Pour un artiste, être politique, c'est faire ce qu'il fait et s'en donner le temps. Quand Miles Davis mettait le pied sur scène, c'était déjà un acte politique.

Dialogue entre Michel Bernard et Michael De Cock

Ce dialogue a été mis en ligne, sur www.lesoir.be/forum/cartes_blanches/index.html, le vendredi 27 juin 2008.

Michel Bernard et Michael De Cock se retrouvent bien loin de chez eux... au Sénégal. Et ce pour deux raisons : d'abord ils se sont engagés à réaliser des workshops sous la houlette de Fotti (association sénégalaise pour le développement culturel, projet initié par Younouss Diallo) ; ensuite parce qu'ils préparent une création commune : « Febar » (fièvre en wolof), dont le thème est le clandestin, celui qui quitte tout et qui au péril de sa vie tente de rejoindre... la fière Europe. Fièvre d'un avenir autre... inch allah... souvent un parcours à la limite du supportable. Cette création est un projet commun entre un Flamand, un Bruxellois francophone et un Sénégalais belge. Il associe 't Arsenaal, le Théâtre de Poche, Fotti, le festival Moussem, le Centre culturel de Nisme et verra le jour au début de la saison 2008-2009.

De Dakar à Kaoloak, de Ziguinchor à Elinkine, sur les pistes rouges de la Gambie, sur les nids de poules entourés d'un peu de bitume, en pirogue remontant le fleuve Casamance jusqu'à l'Atlantique, de chambre à chambre, de mail à mail, des maux de fesses aux ronflements, ils s'échangent des mails et parlent. Voici quelques extraits de leurs errements.

Michel – chambre 10 – Kaolak

Salut Michael. T'as du savon pour moi ? J'ai oublié le mien... On s'écrit en quelle langue ? En flamand, en français, en anglais, en wolof ? Avec cette dernière, je ne sais encore dire que Nanga dèf (comment ça va ?)... tu me diras c'est déjà ça ! En échange de savon, je te passerai mon huile indienne pour les crevasses de tes pieds. On est au Sénégal, la première fois pour toi et moi en Afrique de l'Ouest, à Kaolak, dans cette ville où la survie est l'hymne quotidien de tous, alors la Belgique, le gouvernement, les tensions communautaires, les repères identitaires, les frustrations politiques, les clivages de langues, cela me paraît loin... On est là pour travailler... non, avec ce désir de faire du théâtre ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Michael – chambre 8 – Kaolak

Bonjour Michel. Je t'ai aperçu tout à l'heure traverser la cour. Qu'est-ce qu'il fait étouffant ici dans den Afrik. Ma peau suinte de tous les côtés à cause de la chaleur. C'est bien que tu sois arrivé et que nous puissions enfin commencer à travailler. J'en ai fort envie. Il n'y a point

ici de folles rumeurs sur le théâtre francophone en Flandre. Le savais-tu ? Ce serait dépassé, du passé... Chez nous par contre... mais bon. C'est sans doute dû au fait que la Flandre est ouverte sur le monde. C'est à nouveau parce que nous avons toujours été soumis dans le passé. Et c'est sans doute également la raison pour laquelle nous connaissons tellement bien nos langues. Nous les Flamands. Vraiment.

Michel – Centre Culturel construit par les Chinois – Kaolak

Les clichés ! Les clichés sont l'apanage des séparatistes ! Oui, en Wallonie, le théâtre flamand est perçu comme un théâtre de corps et pas basé sur la langue, oui le théâtre flamand est international (où veux-tu parler le flamand ? En Afrique du Sud ?)... et que maintenant en France, un nom flamand est presque un signe incontestable d'un théâtre novateur, étrange, hors-code, hors tradition. Il faut d'ailleurs qu'un jour, on parle de ce fameux jeu flamand.

Mais vous avez la Mer du Nord, les crevettes, les maatjes, le poisson frais, le bon air... et ça tout les week-ends cela ne pose pas de question ! Preuve en est, les bouchons sur l'E 40. Les clichés ont la peau dure mais le ventre a ses raisons. Ici au Sénégal, toi et moi on est aussi des clichés ambulants, des toubabs. Et je n'ai pas envie d'être emprisonné dans ces

polaroids de la peur ; ni d'être un Tintin au Sénégal ! En Europe aussi, les clandestins, les migrants sont des clichés. Quelqu'un m'a dit... pourquoi viennent-ils encore nous importuner, pourrait chanter Nicolas accompagné à la guitare par Carla et accompagné en chœur par tous les pays européens ?

Michael – Au bord du fleuve Saloum – Kaolak.

Savais-tu qu'au Canada c'est exactement l'inverse ? Les partis de gauche y sont favorables à un Québec indépendant. Les partis de droite veulent rester au Canada. J'ai déjà eu une discussion sur le sujet avec un auteur dramatique de Montréal. Il avait écrit une pièce intitulée : « Je suis d'un would be pays ». C'est quoi ça, Michel, un peuple ? Et pour quelle raison et en quelles circonstances se replie-t-il sur lui-même ? Il rentre chez lui. Je me le demande. Qu'est-ce que cela peut bien être – hormis une série de critères évidents comme la géographie – qui relie ma façon d'être flamand avec tous ces autres Flamands. Qu'est-ce qui relie le villageois, le citadin, le Flamand dans son lotissement, ou dans sa ferme flamande... Quelqu'un peut-il me l'expliquer ? Peu je le crains. Je pense que la durabilité de ce modèle est dépassé. Cette Flandre n'existe pas (plus). Evidemment que je suis un Flamand. Et je n'en suis pas fier. C'est une partie de moi. Mais comment puis-je être fier de quelque chose qui m'est arrivé tout bêtement. Tu sais quand l'identité d'un peuple remonte à la surface ? Dans la confrontation avec un autre... Sans cet « autre », le peuple n'a qu'un peu ou pas du tout d'identité.

Je déteste les drapeaux. Bien que le drapeau belge ait encore un peu de charme. Pas parce que je suis royaliste. Bien au contraire. Mais parce qu'il maintient cette différence complexe. Et ce ridicule. Un pays sans chanson, et sans peuple. On peut difficilement faire moins nonpays.

Cette bourde de Leterme sur la Brabançonne n'en était pas une, mais un fait. Nous ne sommes pas un pays, sans hymne. Would be pays. Je pense que c'est bien. Non pas que je ne veux pas le partager, mais je n'ai pas non plus de savon. Oublié. Vraiment. Je me lave sans.

Michel – A Farafenni en attendant le bac – Gambie

J'ai vu que tu as été sur Internet, tantôt... Alors... des nouvelles de la convalescence d'Yves Leterme ? Et le gouvernement ? Hier, Younouss nous a expliqué les tensions entre le Nord et le Sud au Sénégal. Il a dit, c'est l'envers de la Belgique (j'aime d'ailleurs bien ce envers). Le sud est riche (la luxuriante et agricole Casamance – le grenier du Sénégal) et le Nord est pauvre (l'aridité du désert mauritanien proche), et bien évidemment s'entrechoquent la possession des richesses, voire de son appropriation ? Mais ici nous avons aussi à faire avec des ethnies (les Wolofs, les Lébois, les Sérères, les Toucouleurs, les Diaolas, les Mandingues, les Bassaris, les Peuls...). En l'écoutant, cela m'a rappelé le moment où l'on a décidé de faire un spectacle ensemble : on s'était interdit quelques clichés. Ce n'est pas parce que l'on va coproduire un spectacle ensemble, qu'il faut nécessairement parler des tensions nord-sud en Belgique ! Ce n'est pas parce que l'on fait quelque chose ensemble, que l'on doit prendre un classique (style Molière) et identifier des couches sociales en les distribuant à des communautés ? On a choisi de faire autre chose et autrement. De parler d'un problème fort qui nous tient à cœur, toi et moi. Un problème qui inéluctablement est exponentiel et qu'ici en Europe on oublie, sauf quand les églises sont occupées, sauf quand il y a

des grèves de la faim jusque dans des grues ou des manifestations devant les centres fermés : oui l'émigré, l'illégal, le clandestin, le brûlé (brûlé parce que avant chaque traversée le capitaine demande de brûler leurs papiers d'identités). C'est vrai que si on voulait faire dans le cliché, on pourrait écrire un dialogue entre Bart De Wever et Michel Daerden. Schaterlachen (éclats de rire) !

Michael – Chambre 1 – Ziguinchor

Ce dialogue... oui. Ce serait quelque chose. Je le connais depuis longtemps, De Wever. Il était en classe avec mon frère. Il me rappelle que je t'avais proposé en juillet d'aller monter la garde à Val Duchesse. Tu croyais que tout le monde aurait oublié cette affaire d'ici Pâques. Je crains que tu ne te sois trompé. Je suis heureux que nous soyons pas occupés à faire du théâtre sur le sujet. L'histoire jugera, mais je crains que nous ayons à faire avec une génération ridicule de politiciens belges.

Grotesque. Tu connais ce mot ? Et comment le traduirais-tu ? S'en rendront-ils compte eux-mêmes ? Quand, le soir venu, ils se retrouvent devant leur miroir en pyjama après avoir enlevé leur costume.

Après la conférence de presse à Kaolak (off all places), un journaliste d'un journal local est venu vers moi. Il m'a demandé comment cela se passait en Belgique. Il avait entendu que Letermé était à l'hôpital, et qu'il était loin d'être acquis qu'il serait accepté comme Premier ministre. Il a commencé à rire de bon cœur. « Après tout on n'est pas si mal barré ici », a-t-il dit. Nous sommes un peu devenus « la risée du monde ». Nous avons perdu le sens des réalités, Michel. Nous nous noyons dans le populisme. Je ne voudrais pas trop faire dans le pathétique par rapport à tout ça, mais les acteurs en portent une responsabilité écrasante. La solution ? Les voici : supprimer le seuil électoral, supprimer les cartels dont le seul but est l'opportunisme électoral (tous donc)... Et supprimer les Blackberry en réunion. C'est le signe flagrant d'un manque total de respect. En Flandre, quand ton GSM sonne durant une répétition, tu dois régaler au champagne le lendemain. Chez vous aussi ?

Michel – Chambre 6 – Ziguinchor

Potsierlijk ! Bouffon ? Oui des bouffons... mais moi j'aime toujours cette idée que le théâtre est un lieu et un lien, qu'il est dans le champ de l'identification des cultures et en même temps l'expression d'une communauté. Il est rizome et racine. Ce n'est pas pour rien que le théâtre en Occident est né de l'expérience de la démocratie grecque. Car au travers toutes ses formes (diverses, expérimentales ou novatrices), le théâtre gagne le combat du rassemblement, du réel sur le virtuel, du politique sur le génocide des idées. Et encore plus après des journées comme les nôtres : rencontres avec des clandestins, avec une mère qui a rarement des nouvelles de son fils parti en Espagne, de passeurs, de capitaines, de savoir comment fonctionnent les pirogues, les moteurs, les odeurs d'essence, la peur qui tenaille les clandestins, la mer houleuse, le vent, les vomissures, les morts, les requins qui attendent la chair fraîche, rencontre économique avec le président de la pêche, rencontre sociale avec le représentant du parti écolo sénégalais... Pourquoi partent-ils ? Entre la mer qui se vide à cause des accords financiers avec le Japon, la Chine pillant de manière éhontée et l'avenir qui n'a d'horizon que la gamelle quotidienne à remplir ; entre l'audace de chercher une autre vie et le prix à en payer, entre les tissus politiques qui attisent les conflits...

Michael – Auberge du Fromager – Elikine

Leur persévérance m'effraye. Vivre ou mourir ? Inch'allah, chaque fois, que des inch'allah. Essaie un peu d'y entrer. Durant des années, les Européens sont venus ici pour piller le continent. Ils se jettent à l'eau avec un mélange d'espoir et de désespoir. Des tas de jeunes essayent d'atteindre l'Europe à bord de frêles embarcations. L'Europe le rejette à la mer. Et qui en est responsable ? Le peuple ou les leaders politiques ? Quand j'étais à Malte pour cette série d'articles pour le magazine « Knack », le directeur d'un centre d'asile m'a dit qu'ils étaient des millions à faire la queue pour partir. Je ne savais pas si je devais le croire ou non. Maintenant je sais qu'il avait raison.

Michel – Rêverie face à l'île de Gorée – Dakar

Tu as vu l'île en face... c'est l'île de Gorée, la mémoire du trafic d'esclaves. Tu sais que là il existait des cellules des « inaptes temporaires » : on y mettait des esclaves pesant moins de

60 kg et que l'on engraisait jusqu'à avoir le poids requis pour embarquer ! Maintenant, l'île est devenue le rendez-vous de la jet-set et du tourisme. Et si on y mettait nos politiciens inaptes temporaires !

Michel – Aéroport de Dakar

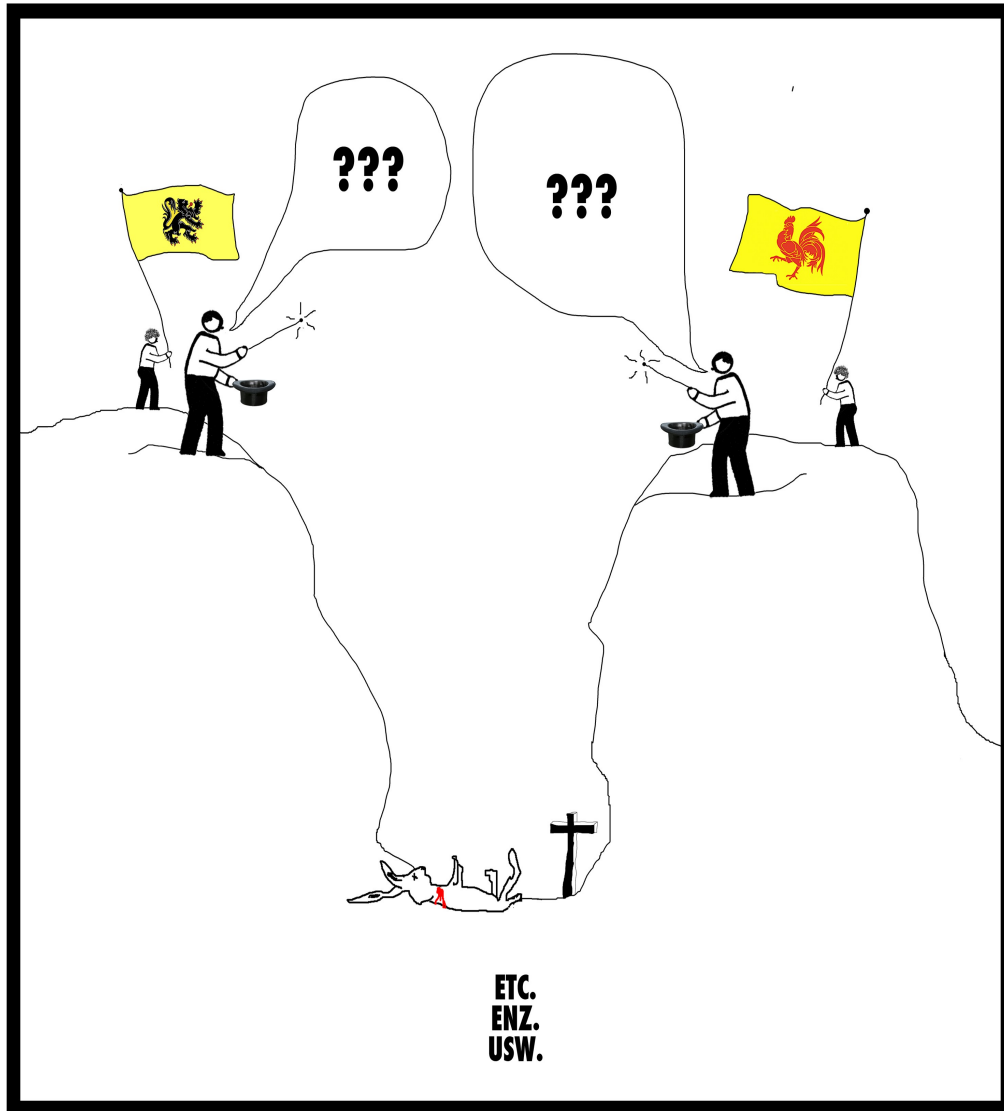
J'ai lu qu'en France, un français sur trois a des arrières grands-parents « étrangers ». Moi aussi. Ici nous ne sommes que des « toubabs » (des tout blanc) avec tout ce que cela représente sur la colonisation. Nous sommes des Bolongos, des étrangers. Tu te sens étranger avec moi ?

Michael – Aéroport de Zaventem

Tiens, voilà ton savon !

(*) Les passages de Michael De Cock ont été traduits du néerlandais par Philippe De Boeck.

Dialogue entre Iris Verhoeyen et Christian Carez

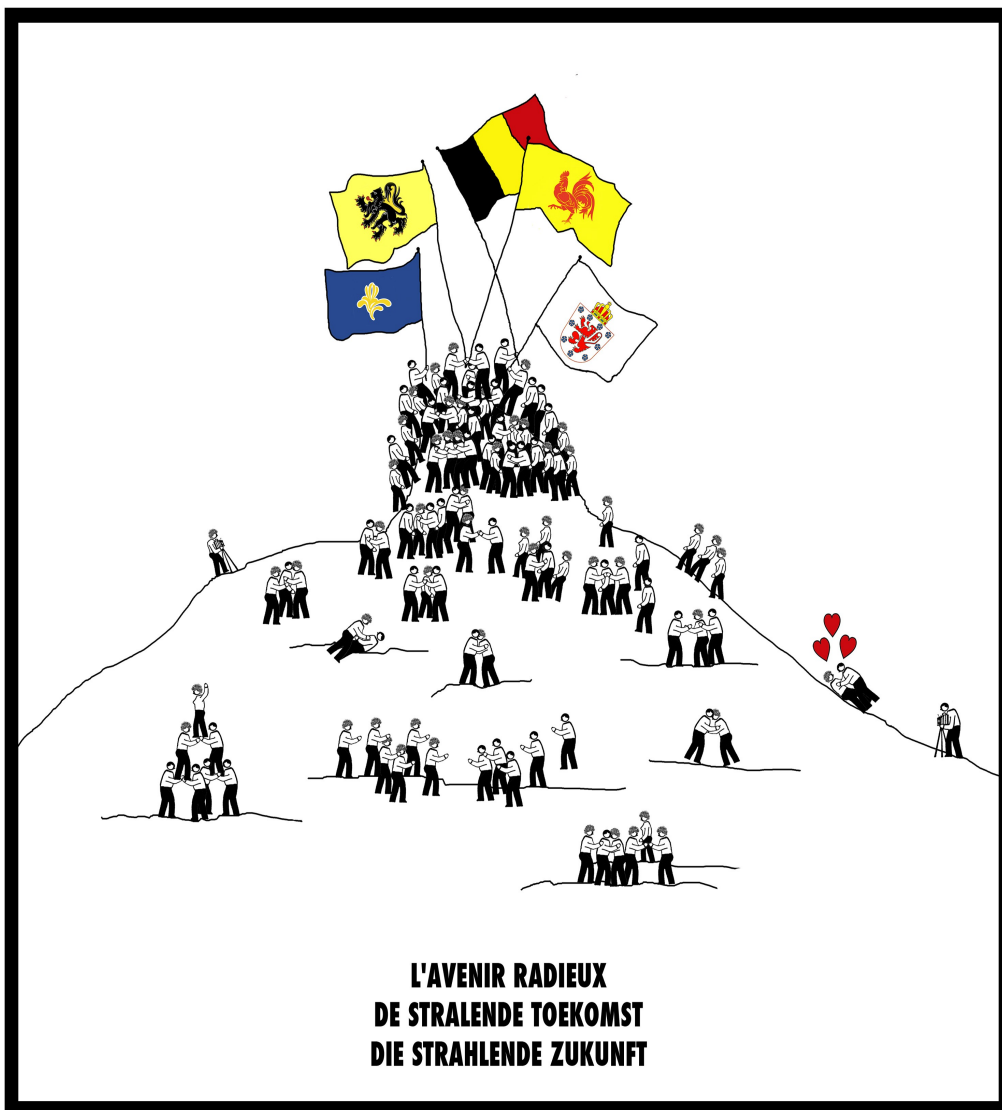


Iris Verhoeyen a grandi dans le Brabant flamand et a fait ses études de photographie en français.

Elle a rencontré son conjoint wallon quand ils habitaient tous deux à Bruxelles.

En 2006, ils sont allés habiter dans le Brabant wallon.

Leur fils est né il y a quelques semaines. Il a la nationalité belge.



Christian Carez est né à Bruxelles. Il est photographe et habite le Brabant flamand. Il s'y trouve très bien. Et pense que l'internationalisme et le cosmopolitisme sont des vertus cardinales.

Dialogue entre Bart de Baere et Pierre-Olivier Rollin Non, nous ne signerons pas cet appel !

Cette invitation de *Culture et Démocratie* et *Kunst en Democratie* à signer un appel pour instaurer un dialogue entre les principales communautés linguistiques du pays est pour le moins curieuse. En effet, sous ses couverts anodins, cet appel sous-entend beaucoup de choses. Tout d'abord que l'on trouve aujourd'hui nécessaire d'institutionnaliser un dialogue entre les partenaires culturels des deux principales communautés de notre système politique. Nous n'avons pas eu besoin d'appel pour établir ce dialogue ; il existait déjà entre nos institutions. En institutionnalisant cet appel, ses initiateurs nient l'existence de ces liens. Plus implicitement, ils postulent et instituent l'existence de trois blocs distincts : le bloc Belgique, qui est l'objet de cet appel, le bloc flamand et le bloc francophone que nous représentons chacun. De la sorte, cet appel limite les dialogues possibles à un cadre institutionnel communautaire.

Des milliers d'autres formes de dialogue sont pourtant nécessaires et possibles dans chaque ville, sur chaque route, à chaque frontière, dans chaque café... Ces villes, ces routes, frontières et cafés n'existent que grâce aux nombreux dialogues qui les produisent et qui leur permettent de vivre. Ces lieux sont des espaces de rencontre entre des appréhensions différentes du monde, où les différences se rencontrent sans s'annuler. Car le point de départ de ces dialogues, ce sont justement ces différences dont elles sont le reliant nécessaire. On pourrait même dire que chaque rencontre produit des différences et les enrichit. C'est chaque fois un oxymoron : un soleil froid, une glace chaude, toi et moi,... Les parties s'enrichissent alors des expériences de chacun, qu'il s'agisse de rencontres entre des carolorégiens et des liégeois ; entre les supporters du Germinal Beerschot et ceux du Sporting de Charleroi ; entre un jeune de seize ans et un autre de dix-sept ; entre un fils d'industriel et la petite fille d'un boulanger ; entre un musulman et un escroc ; entre un nageur et une femme enceinte ;... Et l'on ne va pas tout de même pas officialiser tous ces « dialogues ».

Il en va de même pour toutes les régions du monde : Anvers est davantage tournée vers Rotterdam et Eindhoven ; Charleroi plutôt vers Lille, mais l'une comme l'autre ont des choses à faire ensemble. Comme Liège avec Maastricht et Cologne, ou Arlon avec Luxembourg et Aix-la-Chapelle. Ce n'est pas parce que deux institutions culturelles se retrouvent sur un même territoire (pays, régions, ville, etc.) qu'elles vont nouer des collaborations fécondes, ni parce qu'une décision unilatérale leur impose de le faire. Elles le feront parce qu'il existe entre elles, à certains moments, des projets communs et visions partagées. La répétition plus ou moins régulière et la juxtaposition de ces « moments » créent alors des histoires communes, plus ou moins fortes, et finalement des communautés. Toutefois, ces moments ne suffisent pas ; il y a aussi la multitude des résultats sur un terme plus long qui forment un tronc commun. Mais il s'agit toujours d'un tronc instable, transformable parce qu'en développement perpétuel.

Ces communautés peuvent être la Flandre ou la Wallonie actuelles, par exemple ; mais aussi la région bruxelloise qui devient aussi provinciale que Canberra, ou les comtés de jadis comme la principauté de Liège avec toutes ses possessions limbourgeoises, l'axe Anvers-Bruxelles-Charleroi dans les années 90, les lignes TGV, le Benelux comme point de départ de l'Europe, la Bourgogne comme apogée du rêve médiéval, le lien entre les catholiques du sud des Pays-Bas et la Belgique, les communautés de langue avec la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, ou encore Arlon comme partie du Luxembourg, voire l'*Eurocore*, cette région subjective que l'on ressent comme notre région la plus tangible dans un monde multipolaire où personne ne sait précisément ce qu'est l'Europe.

Chacune de ces communautés n'est en soi qu'un détail photo-graphique, l'enregistrement d'un moment, une fossilisation d'un fragment de réalité, qui a toujours un hors champs, un avant et un après. Ne privilégier que les relations Flandre - Wallonie revient à ne considérer qu'un détail instantané et se priver d'une multitude d'autres possibilités. Si nous osions parler en termes de *multirégionalisme*, où les langues de chacun se chevaucheraient, alors les frontières cesseraient d'être déterminantes et les situations de chacun pourraient être vécues consciemment et relativement librement. Là se situe le vrai défi culturel, car les possibilités s'avèrent innombrables.

Le dialogue est toujours une conversation à plusieurs partenaires où, dans un temps, le contexte est un *genius loci*, parce que l'environnement est toujours une présence qui codétermine la conversation et qui s'en enrichit. Chaque partenaire de la discussion est alors responsable en permanence pour chaque ville, frontière, route, café... Et il en est de même pour les différentes communautés ! Elles sont à chaque fois refaites par les partenaires de la discussion, dans chacun de leurs échanges. De la même manière que l'on peut être à la fois dans des villes, sur des routes, aux frontières, et parfois même encore dans des cafés, chacun se retrouve dans ces différentes communautés. Ce sont des modèles en mouvement, qu'il est impossible de figer parce qu'ils sont vivants.

Pour cet ensemble de raisons, nous ne voulons pas signer cet appel. Il risque de nous tromper sur l'enjeu culturel qui préside à l'établissement d'instances étatiques. Cet enjeu ne peut, selon nous, s'accomplir dans une situation où les représentants culturels agissent dans un cadre institutionnel déterminé. L'organisation institutionnelle de l'État doit rester secondaire dans le développement culturel. Les responsables politiques doivent rester conscients de cette réalité culturelle et contribuer à la défendre ; en accordant de l'attention à l'infinité de la diversité, davantage qu'au rôle linguistique ; en accordant de l'attention au fait que toute frontière est toujours poreuse et que les liaisons au-delà sont cruciales.

L'enjeu

culturel majeur est, pour nous, de laisser l'ordre se construire sur la diversité des personnes, sur la diversité de leurs relations interpersonnelles, et sur la diversité de leur mode d'appréhension du monde.

Bart De Baere, Muhka
Pierre-Olivier Rollin, B.P.S.22

Petite histoire d'une coproduction de théâtre-action intercommunautaire : 'Ceci n'est pas un belge'

Par le Collectif 1984 (Bruxelles), Perverted (Saint-Trond) et Werkgroep Rock (Nieuwerkerken)

Il n'est pas nouveau que les relations intelligentes entre communautés s'expriment notamment par le biais du théâtre. Mais il est particulier qu'une création collective réunisse des artistes – acteurs du quotidien – des deux communautés et interroge sur scène les logiques de division au profit de stratégies et d'enjeux soigneusement occultés.

La genèse du partenariat

Dans le cadre du Festival International de Théâtre Action, le *Collectif 1984* a ébauché de nombreux partenariats internationaux et traversé bien des postes frontières (Uruguay, Mexique, Espagne, Cuba, USA, Italie...) avant de se rendre compte qu'une frontière beaucoup plus difficile à franchir était finalement celle, toute proche, qui sépare la Wallonie – et par bien des côtés Bruxelles - de la Flandre ! Face à ce constat, nous avons bien osé quelques tentatives de rencontres en invitant ponctuellement un spectacle anversois (« Memories » de l'*Internationale Nieuwe Scene*) ou en rendant visite à d'autres artistes « sociaux » à Courtrai et Anvers notamment, mais ces collaborations n'ont pas été poursuivies. Notre précieux allié, le hasard, étant souvent là pour « bien faire les choses », voilà qu'au cours d'un trajet en avion, Patrick Duquesne, membre de la compagnie théâtrale *Collectif 1984*, fait la connaissance de Guy Graulus, guitariste et auteur compositeur du groupe rock *Perverted*, basé à Nieuwerkerken dans le Limbourg. Tous deux reviennent d'un voyage en Italie qui les a conduits à San Casciano, un village où se tient depuis plusieurs années un festival de théâtre action auquel collabore le *Collectif 1984*. Le hasard continue son oeuvre : San Casciano est précisément jumelé avec Nieuwerkerken, un village limbourgeois ! Une rencontre est née. Guy interpelle Patrick : « Ne trouves-tu pas absurde et malsaine cette polarisation croissante entre flamands et wallons ? On ne ferait pas quelque chose ensemble pour dénoncer cette situation ? » Et c'est tout naturellement que les deux groupes, le *Collectif 1984* pour le théâtre, et *Perverted*, pour la musique, avec la collaboration de l'écrivain flamand Elvis Peeters, ont décidé de créer un court spectacle-manifeste pour en découdre avec les séparations de communautés, les divisions de langues, les concurrences entre personnes de même condition sociale.

Cerise sur le gâteau, les communes jumelées de San Casciano et de Nieuwerkerken ont décidé de soutenir le projet en accueillant chacune une période de répétition. Les contradictions prétendument communautaires entre flamands et francophones trouveraient-elles un début de solution à partir d'une improbable invitation à répéter dans un petit village toscan ? Il fallait bien un peu de ce surréalisme-là pour réaliser un projet traitant d'un pays aussi fréquemment associé au monde de l'absurde !

Projet politique et dramaturgie

Ce qui nous a directement intéressé dans ce partenariat avec *Perverted*, c'est que le projet ne tombait pas du haut de l'une ou l'autre grande réflexion culturelle, mais d'un élémentaire désir commun d'affronter les mensonges actuels qui poussent vers les replis nationalistes et occultent des questions qui demeurent pour nous *essentiellement sociales*.

Le spectacle s'articulera dramaturgiquement – et donc politiquement – autour de deux

aspects principaux. Premièrement, nous aimerions jouer avec les différences de langue, les difficultés de compréhension, la diversité des caractéristiques qui peuvent parfois (pas toujours !) exister entre des personnes vivant dans des lieux géographiques distincts, en l'occurrence ici, en Flandre et en « Wallonie-Bruxelles ». Une série de quiproquos et de situations burlesques mettront donc en relief ces situations d'incompréhension et ces difficultés de communication qui constituent précisément la richesse des rencontres entre flamands, wallons ou bruxellois. Comme nous l'a fait remarquer l'écrivain Elvis Peeters lors d'une de nos premières répétitions, ce sont ces différences qui expriment la vie, le mouvement, la bonne santé des relations. Pour rester vivants, les rapports humains n'ont-ils pas besoin de surprises, de contrastes, de confrontations, de différences et de personnalités? Que le monde serait triste et monotone si nous avions les mêmes caractéristiques culturelles ! Au-delà de ces différences culturelles – c'est là le deuxième aspect que nous aimerions aborder -, il existe une contradiction beaucoup plus fondamentale à nos yeux, qui relève de la sphère sociale.

En effet, ce dont il s'agit pour nous, c'est de (re)mettre au devant de la scène ce qui sépare, d'un côté, le monde des traders et autres yuppies de la haute finance (qu'ils soient flamands, bruxellois, wallons ou chinois n'a aucune importance), et de l'autre, celui des chômeurs et des travailleurs (et qu'ils soient flamands, bruxellois, wallons ou chinois n'a toujours aucune importance). Il s'agit de replacer au centre de notre dramaturgie une distinction qui ne respecte aucune frontière (linguistique, nationale, ethnique ou autre), une division qui n'a ni couleur de peau, ni langue maternelle, un clivage qui recoupe en fait des réalités économiques et sociales.

En Belgique, ces dix dernières années, le taux « réel » de pauvreté est passé de 20 % à 30 %. Des deux côtés de la frontière linguistique, des masses d'hommes subissent de plein fouet les conséquences d'un capitalisme international toujours plus polluant, plus destructeur et conquérant. Fruit de la concurrence acharnée à laquelle se livrent les différents compétiteurs économiques, la dégradation de notre environnement immédiat s'accompagne d'un chantage à la compétitivité qui voit s'accroître la pression pour diminuer les salaires et supprimer toute forme d'allocation. À force de faire pression sur ceux auxquels on ne laisse que le travail comme moyen de survie, les puissants risquent évidemment de (re)voir, un jour, se révolter ceux qui subissent ces conditions. Alors, plutôt que de courir le risque de voir les pauvres faire à nouveau la guerre à la société, quoi de mieux que les inciter à se faire la guerre entre eux ? En Belgique, ce n'est pas nouveau, la promotion de la guerre linguistique et communautaire exprime clairement cette ruse qui consiste à occulter les problèmes économiques et sociaux.

Récemment, un écrivain flamand déclarait, en substance, lors d'une émission télévisée : « *La question de la scission de la Belgique est à l'ordre du jour dans l'agenda politique du patronat flamand car elle seule permettra un accroissement des profits en Flandre sur base de l'augmentation de l'exploitation de ceux qui y travaillent* ». Il est vrai que, côté Flandre, une scission permettrait d'imposer plus facilement, sous un drapeau indépendantiste flamboyant neuf, ce qu'une jeune nation exige habituellement de ceux qui la servent : plus de discipline, plus de travail, plus de sacrifices. Il faut ajouter que cela arrangerait non seulement le patronat flamand, mais le patronat dans son ensemble. En Wallonie, une scission avec la Flandre aurait pour conséquence directe la baisse immédiate et vertigineuse des allocations sociales, et donc l'obligation, pour tous ceux qui ont un travail, d'accepter n'importe quelles conditions salariales. Tout profit pour les chefs d'entreprises ! En outre, cela a-t-il encore un sens de parler de patronat flamand, belge, italien ou indien, à une époque où les intérêts des détenteurs de capitaux sont à ce point enchevêtrés et

interdépendants que leur identité nationale est, paradoxalement pour eux, complètement secondaire.

Tous les préjugés et les lieux communs ressortent actuellement des tiroirs et la peur de l'autre est agitée dans les deux camps comme un épouvantail. Diviser pour régner... Par la musique et le théâtre, ce sont ces dangereuses absurdités que nous chercherons à dénoncer. Pour ce faire, nous avons introduit dans cette rencontre entre *théâtreux* francophones et *musicos* flamands... un drôle de touriste italien venu tenter sa chance en Belgique. Vous avez dit « brouiller les cartes » ?

Mai 2008

Collectif 1984, Perverted, Werkgroep Rock